

PAULHAN, LA BELETTE ET LE « PETIT ROBERT »

Ce qui surprend la première fois que l'on prend connaissance de la pensée d'un auteur digne de ce nom, c'est sa bizarrerie. C'est que réfléchir, ce ne peut être que jongler avec les à-côtés de la réflexion. La véritable pensée gravite autour de la Pensée. Ce n'est que plus tard que l'on confond l'une et l'autre.

C'est par de tels biais que Jean Paulhan procède. Or, comme il se trouve qu'il a choisi de remettre en cause le processus même de notre pensée ou plutôt, mais cela revient au même : les mots grâce auxquels elle se manifeste, il s'ensuit, pour les lecteurs de ses livres, la sensation de progresser dans un univers piégé, tout en chausse-trapes. Tout de suite, il est vrai, on pressent que Paulhan ne vous laissera pas sans garde-fou. « La poésie est là, nous dit-il en substance, qui, dans toute cette mouvance, nous fournit le seul moyen véritable de communiquer au plus près et même au plus serré. » Mais cela n'est d'abord qu'une impression. Précisément, toute son œuvre consiste, après l'avoir sans cesse remise en cause et lui avoir fait subir Dieu sait combien et quels coups de butoir, à nous assurer que, finalement, la poésie est, en effet, notre seul recours.

Le premier postulat à partir duquel toute l'œuvre de Paulhan est construite c'est celui qui dénie non seulement

aux mots mais aussi à la littérature le pouvoir de donner une définition de la langue. Pour lui, dans cette situation équivoque, il appert que tout ce que l'on peut affirmer en matière de langage, c'est qu'il se situe quelque part entre le sentiment d'un écrivain et les mots qu'il emploie pour le manifester. Ainsi, en aucun cas, on ne peut faire fond sur ces seuls mots pour rendre compte de ce que l'on éprouve. Et pourtant, pour s'exprimer, un écrivain ne dispose de rien d'autre. Pour définir une langue dans ses limites comme dans son pouvoir, Paulhan prétend que l'on ne peut non plus se référer aux œuvres des grands écrivains. Le beau parler n'est pas toujours le plus juste et celui des « crocheteurs » pas toujours la référence idéale. En fait, il semble que, pour Paulhan, le seul moyen de se sortir de ces impasses est de faire appel à un subterfuge, je veux dire de tableur sur le temps. Il a raison. Certains poèmes d'Apollinaire, par exemple, ne peuvent être saisis dans toute l'épaisseur de leur signification qu'en moins de temps ou presque qu'il n'en faut pour les lire. Sur ce point, Valéry qui fut pour Paulhan un véritable complice, ne le contredit pas qui écrit : « Le poète se consacre et se consume à définir et à construire un langage dans le langage. » En ce sens tout poème n'est jamais qu'une fusée, un feu d'artifice « qui meurt avant d'avoir été ». Voilà pour la poésie. Quant à la pensée dans ses manifestations les plus abstraites, il est certains textes qui peuvent paraître difficiles. Ceux-là, et je pense par exemple aux écrits de Kierkegaard, on ne les comprend jamais aussi bien que lorsque l'on n'ose pas s'avouer que l'on les a compris. Tout autant que la poésie, la philosophie n'est jamais qu'un survol de la langue. A vouloir trop insister un philosophe aussi bien qu'un poète ou un écrivain ne peut que risquer de dépasser son but. En somme, et tout en les critiquant, Paulhan n'a rien fait d'autre que participer à cette fête de l'esprit en quoi se réduisent les œuvres des hommes dont il a analysé les styles. Il n'est pas d'intermédiaire plus délicat

pour nous associer non pas seulement à cette joie, mais encore au cœur même de l'effervescence créatrice, à l'exaltation quasi surnaturelle qui, dans le cerveau d'un écrivain, accompagne la naissance de la poésie. Ne se serait-il proposé que de nous faire assister à l'apparition de cette grâce qu'est la création, que son propos serait déjà fondé. Critique des poètes Paulhan en est aussi le maître. Comment, en effet, pourrait-on mieux rendre à un écrivain son inspiration momentanément perdue qu'en tendant à ses rêves un miroir ? Magicien du verbe, Paulhan donne aux poètes le *la* de leur musique sidérale.

Valéry dit quelque part qu'écrire est pour lui le moyen qu'il a trouvé de « prendre sa revanche contre son esprit d'escalier ». Lors même qu'il travaille à détruire cette langue dont il est pourtant en train de se servir, tout ce que Paulhan trouve à dire pour la réduire en cendres lui paraît trop évident. En esprit, il ne cesse de dépasser son étage. L'attention ou plutôt « l'application » avec laquelle ce « guerrier » sème la « terreur dans les lettres » (son arme préférée est le dénombrement des contraires) est sa réplique à son avance.

Bon. Que toute langue relevant de la poésie, de la littérature ou même de la philosophie (du moins jusqu'à celle de Bergson) ne puisse être qu'une métalangue, Paulhan nous le démontre abondamment. Mais revenons-en à la langue elle-même, à celle des notaires que Gide affectionnait tant et qu'il offrait en exemple aux jeunes écrivains. Du moins celle-là ne peut-elle être tenue pour plus ferme ? Il le faut puisque aussi bien nous communiquons. Admettons ; mais la preuve n'est pas suffisante. Cette fois Paulhan fera donner une nouvelle sorte d'artillerie : l'étymologie. Complaisamment, après avoir posé en principe qu'elle était la panacée capable de nous sortir d'embarras et nous avoir fait miroiter que nous allions enfin grâce à elle pouvoir épouser notre langue — c'est le titre de son livre *La Preuve par l'Etymologie* —, d'un sourire de

plus il détruit nos illusions. En fait de preuve par l'étymologie, son ouvrage nous démontre que, panacée des philologues, elle ne fait que distraire un rhéteur. Est-ce qu'à lui seul, en effet, un calembour ne vient pas à bout de cette baudruche? La pensée de Paulhan est kaléidoscopique : sans cesse les éléments de ses démonstrations tombent les uns sur les autres, redonnant au monde de l'esprit une nouvelle et tout aussi précaire ordonnance.

Alors, lisant Paulhan, à force de voir ainsi le sol céder toujours davantage sous nos pas, la tête nous tourne. Trop brillant, le style de Paulhan éblouit. Paulhan affectionne le tressaut, la litote autant que la locution prise entre deux points. Bien qu'il vienne ainsi buter là contre, son propos n'en repart qu'avec plus de vivacité. Parce qu'il a découvert qu'elle prêtait le flanc aux meilleures des démonstrations linguistiques, il fait souvent allusion à la belette¹. Cette belette court entre les lignes des *Fleurs de Tarbes*. Elle réapparaît pour disparaître à nouveau. C'est le fameux « mettons que je n'ai rien dit » de la fin de la *Terreur*. De ce livre, elle est la gardienne en même temps que le trouble-fête. Mais alors, où en sommes-nous? Que reste-t-il de toutes ces démonstrations péremptoires? Véritablement, n'y a-t-il plus rien sur quoi nous puissions nous appuyer; pas un mot, pas une forme littéraire qui vaille d'être érigée en modèle? Si, peut-être : le roman policier. Alors, tout cet esprit dépensé, ce n'était que pour finir par formuler une défense et illustration du roman policier? Était-ce bien la peine de se donner tant de mal? « S'il fallait tant de sentiers et de broussailles, écrit-il, pour retrouver une vieille route royale, je n'en sais rien. Il me les fallait, je ne puis dire plus... C'est une situation singulière que de découvrir au prix de tant d'efforts ce que tout

1. Tantôt il nous invite à remarquer que ce n'est pas parce que cette bête s'appelle une belette qu'elle ne peut pas être « laide ». Tantôt il nous explique que « c'est pour obtenir d'elle par la flatterie une conduite plus douce qu'on l'a affublée de ce nom ».

le monde a su. » Ce n'est pas parce que l'on découvre la lune que l'on est un mince inventeur.

Mais que l'on ne s'y trompe pas : derrière toutes ces facéties et ces querelles de mots se cache ni plus ni moins qu'une recherche éperdue de la sincérité. Les mots ont beau n'être que des mots, ils n'en ont pas moins pour mission de traduire la vérité. Ainsi, à la limite, rien n'empêche de tenir un maître en stylistique pour un moraliste. En vérité, plutôt que de nous infliger une grammaire qui aurait repris chaque mot jusque dans les implications des moindres gestes qu'il suppose, Paulhan a préféré nous instruire par ses actes. C'est son rôle pendant la Résistance, sa « Lettre aux Directeurs de la Résistance » qu'il commence en disant : « J'ai été de la Résistance et je n'en suis pas fier. » C'est parce qu'il fut un moraliste honteux qu'il importe de suivre ses leçons. Un moraliste et aussi un contestataire. Evoquant dans *Les Fleurs de Tarbes* le pouvoir des mots et les dangers de l'éloquence, il écrit : « Qui veut guider dans les lettres un jeune bourgeois lui recommande d'être un inventeur intrépide et de négliger ce qu'il a appris en classe. Mais un paysan, un ouvrier ? On leur conseillera d'oublier ce qu'ils n'ont jamais su. » Et il poursuit : « Qui veut définir les écrivains depuis cent cinquante ans, à travers mille aventures, par ce qu'ils n'ont cessé d'exiger, les trouve d'abord unanimes à refuser quelque chose : c'est la "vieillesse poétique" de Rimbaud ; L' "éloquence" de Verlaine ; la "rhétorique" de Victor Hugo ». « J'ai eu, dit Whitman, beaucoup de mal à enlever de *Brins d'Herbe* tous les traits poétiques, mais j'y suis parvenu à la fin. » Et Laforgue : « La culture bénie de l'avenir est la déculture. » En mai, les étudiants ne nous ont pas dit autre chose.

Tout au long de son œuvre, Paulhan nous fait saisir combien, œuvrant au-dessus des gouffres insondables de l'incommunicabilité, le poète a une tâche périlleuse. Guetté tantôt par le risque de s'abandonner à l'obscurité, tantôt

par les fallacieuses séductions du style pompeux, c'est parce qu'elles se déroulent au-dessus du vide que les évolutions de son esprit ont tant de grâce. Avec lui, Paulhan nous incite à constater que, réussie, toute œuvre littéraire est le fruit d'un miracle.

La linguistique est à la mode. Pourtant, peu de textes récents font allusion à Paulhan. A ma connaissance ni Lefebvre, ni Foucault ne le citent. Mais, linguiste ou bien rhéteur au bon sens du terme, Paulhan est aussi un poète. Telle est la différence qui sépare les uns de l'autre et on ne voit pas comment les grilles des structuralistes pourraient avoir raison des filets d'un poète. Récemment, lors d'une conversation enregistrée avec le biologiste Jacob, Romain Jakobson a laissé entendre qu'il pourrait y avoir certains points de convergence entre les lois qui régissent la vie de la cellule et celles dont doit tout de même procéder l'équilibre d'une langue. Tout compte fait, ce n'est qu'à ce niveau, à ce point extrême de la connaissance en la matière, que les travaux de Paulhan peuvent prétendre coïncider avec ceux des savants. Rien d'étonnant à cela. Il y aurait quelque chose de surprenant dans le fait d'apprendre que l'organisme ne possède pas lui aussi sa dialectique. Or, qu'est-ce au juste que la poésie sinon le langage de notre corps dont on ne voit pas comment il pourrait mieux s'exprimer que par l'entremise des émotions?

JÉRÔME PEIGNOT

1^{er} MAI 1969

17^e ANNÉE N^o 197

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

JEAN PAULHAN

1884-1968

TÉMOIGNAGES - L'ŒUVRE - LANGAGE
ET PENSÉE - LES ARTS - LE RÔLE

TEXTES INÉDITS - CORRESPONDANCE
BIBLIOGRAPHIE

nrf

5, RUE SÉBASTIEN-BOTTIN, PARIS (VII^e)

NUMÉRO SPÉCIAL